Document généré le 19 avr. 2024 09:50

Jeu
Revue de théâtre

Se branler — S'ébranler
Rencontre nocturne avec Wajdi Mouawad

Marie-Andrée Brault

Numéro 137 (4), 2010

URI : https://id.erudit.org/iderudit/63236ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Brault, M.-A. (2010). Se branler — S'ébranler : rencontre nocturne avec Wajdi Mouawad. *Jeu*, (137), 152–155.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 2010

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Les aventures de Marie-Andrée

MARIE-ANDRÉE BRAULT

SE BRANLER – S'ÉBRANLER

Rencontre nocturne avec Wajdi Mouawad

Le cycle du *Sang des promesses* était certes un événement attendu du dernier FTA. Les trois premières pièces allaient enfin être présentées dans leur version marathon à Montréal, alors que *Ciels* serait vu et entendu pour la première fois ici. Pour l'occasion, les relationnistes du FTA ont invité quelques critiques à passer « une nuit intime avec Wajdi Mouawad ». Aucun détail donné, si ce n'est que le rendez-vous est à une heure du matin, devant le métro Mont-Royal, et que la rencontre durera environ trois heures. Comment ma curiosité ne serait-elle pas piquée ?

Je n'ai pas l'habitude des entrevues comme l'ont les journalistes des quotidiens. J'ai encore moins l'habitude d'être sollicitée par les théâtres ou les artistes eux-mêmes pour un entretien. *Jeu*, parce qu'il n'est pas collé sur l'actualité, échappe en grande partie à ces échanges de bons procédés obligés : l'artiste a un spectacle dont il doit faire parler, le journal a de la matière première nouvelle à trouver. Dans ce cas, il s'agissait sans doute de promouvoir le FTA lui-même, les pièces de Mouawad affichant complet depuis longtemps. Une condition me fait toutefois relever un sourcil interrogateur : le journaliste doit s'engager à écrire un article à la suite de cette rencontre. Je me répète : j'ignore tout des arrangements coutumiers entre les relationnistes et les journaux. Mais quand même... C'est habituel, ce type de demande ? C'est normal ?

« AUCUN DÉTAIL DONNÉ, SI CE N'EST QUE LE RENDEZ-VOUS EST À UNE HEURE DU MATIN, DEVANT LE MÉTRO MONT-ROYAL, ET QUE LA RENCONTRE DURERA ENVIRON TROIS HEURES. »
© Sébastien Trahan.

J'accepte l'invitation. Comment la refuser ? D'abord, je n'ai jamais rencontré Wajdi Mouawad. Ensuite, je baigne depuis quelque temps dans son œuvre. Je l'enseigne en ce moment même à des élèves de 18 ans qui découvrent soudainement que le théâtre n'est pas qu'un genre obligé des cours de français. Que s'ils ne se sont pas extasiés devant les figures de style du monologue de *l'Avare*, ça ne signifie pas qu'ils n'aiment pas le théâtre. Qu'ils peuvent être bouleversés, étonnés, ravis ou en colère à la lecture d'une pièce. Que le théâtre n'est pas un art moribond.

Mais j'ai tout de même l'impression, malgré mon envie réelle de prendre part à cette rencontre peu banale, qu'on me dit, en quelque sorte : pour avoir l'insigne honneur de vous entretenir privément avec M. Mouawad, vous devrez rendre compte dudit honneur dans un texte. Qui plus est, vous devrez consentir à vous défaire de ces chaînes que sont vos horaires quotidiens diurnes pour vous en enfiler de nouvelles, cette fois-ci imposées par nous.

Bref : excitation et perplexité. Sentiment que je suis privilégiée et sensation que je suis peut-être le dindon de la farce.

« [...] LE HALL DE L'ÉTABLISSEMENT BRANCHÉ OFFRIRA D'ABORD À NOS REGARDS UNE CLIENTE TRÈS COURTEMENT VÊTUE ET LES MURS DE LA CHAMBRE LAISSERONT FILTRER UNE MANIFESTATION ORGASMIQUE [...] »
© Sébastien Trahan.

Se branler

Nous y sommes : cinq critiques, un auteur, une relationniste. Lieu dit, heure dite. Wajdi Mouawad nous confie qu'il en avait un peu assez de faire des entrevues sur *Littoral*, *Incendies* et *Forêts*, lui qui les porte depuis de nombreuses années et qui s'est exprimé abondamment sur ces pièces depuis l'expérience d'Avignon, dont la presse d'ici a largement traité d'ailleurs. Alors pourquoi ne pas explorer une question qu'il n'a jamais abordée en entrevue, sur laquelle on ne l'a jamais interrogé ? La première escale sera glauque, nous prévient-il, mais la deuxième, infiniment plus agréable.

Nous marchons donc jusqu'à un *peep-show* rue Mont-Royal, y entrons. Pendant que les instigateurs de la soirée discutent avec le portier, nous parlons en observant discrètement, sur deux téléviseurs qui nous font face, des vues d'ensemble et des gros plans qui laissent peu de place à l'imagination. Mouawad voulait que nous nous installions tous dans une cabine, mais, pas de chance, il n'y en a que de petites. Nous resterons debout, dans un corridor où nous parviennent musique pop et vagues gémissements, pour en apprendre davantage sur la naissance de *Littoral* et l'origine de la scène du *peep-show* dans laquelle surgit de façon incongrue le chevalier Guiromelan.

C'est donc par le biais de la sexualité que Mouawad avait envie que nous entamions la discussion. Jamais, dit-il, on n'a creusé cet aspect de son œuvre. Pourquoi ? Les propos iront dans plusieurs directions, mais reprendront ce filon lorsque nous arriverons à la deuxième escale, l'hôtel Opus, où loge l'artiste. Comme en écho accidentel au thème choisi, le hall de l'établissement branché offrira d'abord à nos regards une cliente très courtement vêtue et les murs de la chambre laisseront filtrer une manifestation orgasmique tandis que nous évoquerons *la Revanche des émotions. Essai sur l'art contemporain* de Catherine Grenier.

En fait, si on ne lui a jamais parlé de la sexualité dans ses pièces, c'est peut-être qu'elle apparaît souvent en creux. Dans *Incendies*, convient-il, « elle ne se résout pas de façon visible pour le spectateur », mais elle a été fondamentale dans le travail d'élaboration. Mouawad sort son ordinateur portable, nous lit des extraits retranchés du texte. Lorsqu'il dirigeait Isabelle Leblanc pour son rôle de Jeanne, à la création, il avait clairement déterminé que le personnage n'avait jamais fait l'amour, qu'il n'avait jamais eu ses règles. Jeanne, par ailleurs, observant son sexe, avait vu à sa place un scorpion. Et lorsque le notaire Lebel lui avait parlé de la lettre laissée par sa mère, elle avait établi, sans savoir pourquoi, un lien entre cette lettre et son sexe. Mais... comme il ne reste aucune trace de tous ces éléments dans le texte, n'est-ce pas plutôt normal de ne pas aborder le thème de la sexualité lorsqu'on traite d'*Incendies* ? Mouawad en convient, c'est davantage la naissance, la filiation, la transmission, l'héritage qui paraissent traverser ses pièces. Que reçoit-on, en naissant ? Et qu'en fait-on ? « J'assiste, dit-il, à la dégradation couche par couche du courage à s'engager dans la difficulté de ce que c'est que vivre. Il faut avoir le courage d'affronter le paradoxe entre ce qu'on a envie d'être et ce qu'on n'arrive pas à être, y revenir encore. » Et il poursuit son discours sur le modèle que nous impose la société, sur la structure sociale qui appauvrit profondément la vie spirituelle, sur notre façon de nous définir par notre occupation et non par ce qui nous brûle et ce qui nous habite.

Le propos tranche sur les circonstances dans lesquelles se déroule cet entretien. Nous sommes installés confortablement dans une luxueuse chambre d'hôtel et nous sommes reçus en grand : un véritable escadron de serveurs débarque avec un buffet copieux et quelques bouteilles de vin.

Que signifie, d'ailleurs, cette mise en scène ? Tout cela apparaît tellement gros, tellement démesuré... Forcément, Mouawad s'amuse à nos dépens, me dis-je. Il veut tester notre sens critique. Se moquer de la marchandisation de l'art. Du moins, si j'étais à sa place, je rigolerais un peu de ce tapis rouge déroulé à des scribes chargés de cueillir l'essence de ma pensée. Se superpose à mon étonnement l'étrange impression, par moments, d'assister à une messe. Nous sommes cinq disciples venus entendre les révélations du maître qui distille goutte à goutte des secrets sur son œuvre (telle scène retranchée, telle idée à la base du personnage, tel essai à lire, telle image dans son roman en chantier). Intervenant peu, d'ailleurs, éblouis peut-être par la bonne parole, nous formons un cercle attentif autour de lui.

« QUE SIGNIFIE, D'AILLEURS, CETTE MISE EN SCÈNE ?
TOUT CELA APPARAÎT TELLEMENT GROS, TELLEMENT DÉMESURÉ... »
© Sébastien Trahan.

S'ébranler

Je ne souhaiterais pas laisser l'impression que toute l'entreprise n'était qu'une fumisterie ou un canular. Mouawad s'est livré pendant des heures, ce qu'il n'était pas tenu de faire. Il ne s'est montré avare ni de son temps ni de ses propos. Son discours, qui procède par bonds, va de la genèse de ses œuvres aux idées souventes fois défendues, en passant par ses lectures ou de simples anecdotes. Cette générosité du verbe, cet emballement de la pensée, a quelque chose d'absolument vivifiant et stimulant. Dans le babil incessant du monde qui est le nôtre, où le sens apparaît accessoire ou prend les allures d'une coquetterie intellectuelle, la parole vraie d'artistes peine à se faire entendre.

Ses propos ne sont pas tous neufs, mais ils sont tenus avec la conviction des insoumis. Lorsqu'il affirme que « les théâtres sont englués dans leur obsession aux abonnés », il dit tout haut et sans résignation ce que plusieurs pensent tout bas. C'est plutôt la colère qui point : « Quand vous verrez des directeurs d'institutions, demandez-leur la différence entre une institution et une organisation. S'ils en sont capables, je vous paie un autre repas ! Ils passent leur temps à parler du théâtre institutionnel sans pouvoir dire ce que c'est alors qu'ils sont là depuis plus de 20 ans, qu'ils ne s'en vont pas, qu'ils crèveront là-dedans. »

Et son discours se parsème de mots comme « courage », « colère », « ébranlement », pour les associer tant à la vie citoyenne qu'à la création. Citant l'un des *Essais hérétiques sur la philosophie de l'histoire* de Jan Patočka où le Tchèque développe son idée de la « solidarité des ébranlés », Mouawad souligne à quel point cette lecture a marqué profondément sa pratique. Comment arriver à être toujours ébranlé, comment ne pas trahir cette solidarité des ébranlés ? Rappelant la vieille controverse autour de son mot cinglant dans un programme du TNM où il dénonçait la présence de panneaux publicitaires sur les planches, il soutient que la scène ne doit être foulée que par des êtres ébranlés. L'auteur, le metteur en scène, les acteurs doivent créer dans un état d'angoisse afin que du théâtre naisse une sorte de virus, de contagion. Pour qu'il y ait fracas chez celui qui regarde, il faut « poser le spectacle comme une bombe ». Bien sûr, Mouawad, dans la vie comme au théâtre, ne dédaigne pas les effets de langage, les expressions saisissantes. Citer les travaux de Catherine Grenier, en poste au Centre Pompidou, qui se penche sur le retour du tragique et du pathos dans l'art contemporain, n'est pas innocent et révèle où il se situe comme artiste. Il ne nie pas ce qui fait que plusieurs adhèrent de façon absolue à son œuvre (témoin cette ovation digne des *rock stars* après la présentation de *Littoral*, *Incendies et Forêts*, au FTA) ou la rejettent avec une force égale.

Cette question de la réception des œuvres l'intéresse. Lorsqu'un spectateur refuse violemment une œuvre d'art, qu'est-ce qu'il refuse exactement ? Qu'est-ce qui le heurte ? « Que s'est-il passé dans son regard ? » s'interroge-t-il. Arrivera-t-il à trouver le courage nécessaire pour ne pas s'arrêter à ce rejet initial afin de retourner à l'œuvre pour comprendre son ébranlement et le transcender ?

« ET SON DISCOURS SE PARSÈME DE MOTS COMME "COURAGE", "COLÈRE", "ÉBRANLEMENT", POUR LES ASSOCIER TANT À LA VIE CITOYENNE QU'À LA CRÉATION. »
© Sébastien Trahan.

L'indécidable

Les trois heures d'entrevue se sont achevées. La chambre d'hôtel, lieu de l'intimité mais aussi lieu impersonnel par excellence, se vide de ses cinq invités nocturnes. Je ne me presse pas pour rentrer. De toute façon, il faut oublier l'idée de dormir cette nuit. La perplexité du départ ne m'a pas quittée. Je ne peux m'empêcher d'avoir l'impression de sortir d'une expérimentation sur le rapport entre les artistes et les critiques. Le *peep-show* se révèle une redoutable métaphore de la marchandisation de l'art dont la dictature du prépapier est l'un des avatars. Quelqu'un montre. Quelqu'un d'autre veut voir. Tout le monde trouve son profit dans cet acte où la notion de rencontre véritable (avec l'autre ou avec l'art) est évacuée. Et pourtant, je garde l'impression que Mouawad, en cours de route, s'est livré au jeu avec sincérité. Au mépris de l'efficacité (et d'une bonne nuit de sommeil), il a pris le temps de nommer, répondre, lire, expliquer. Peut-être envisageait-il cette escapade nocturne comme une sorte de plaisanterie cynique : « Ils en auront pour leur argent. » Mais en revanche, cet espace accordé aux idées et à la pensée peut apparaître comme le luxe ultime, l'antidote parfait au *fast food* culturel. Voilà le paradoxe de toute l'affaire auquel je préfère garder son caractère indécidable. ■